

H. 681<sup>1</sup>

N° 2. — Mars-Avril 1920

PREMIÈRE ANNÉE



# REVUE de la CORSE

HISTORIQUE

*Littéraire et Bibliographique.*



ÉTUDES CRITIQUES DES OUVRAGES  
anciens et modernes, français et étrangers,  
concernant la Corse.



*Histoire, Géographie, Archéologie, Mœurs, Ethnographie,  
Climatologie, Productions, Chasse, Pêche, Beaux-Arts, Minéralogie,  
Littérature, Romans, Poésie, Tourisme.*



DIRECTION :

**A. CLAVEL, 43, Rue Saint-Lazare, PARIS**

IX<sup>e</sup> ARR. — MÉTRO Nord-Sud, station TRINITÉ.

## SOMMAIRE DE LA 2<sup>e</sup> LIVRAISON

### I. — LES HISTORIENS DE LA CORSE.

**Grégorovius** (Ferd.) : *Histoire des Corses*, par M. L. BRIET.

### II. — ETUDES HISTORIQUES SUR LA CORSE.

*La Formation et l'Evolution des noms de famille en Corse*,  
(fin), par M. COLONNA DE CESARI ROCCA.

### III. — LES OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE.

**Maurras** (Ch.) : *Figures de Corse. Une Ville grecque et française*, par M. G. COURTILLIER.

### IV. — ETUDES GÉOGRAPHIQUES ET GÉOLOGIQUES.

*La traversée de la Corse*, par M. P. CASTELNAU.

### V. — LE TOURISME ANGLAIS EN CORSE.

**Frederick** : *The Description of Corsica*, par M. P. CHAUVET.

### VI. — LES ROMANS CORSES.

**Mérimée** (Prosper) : *Colomba*, par M. J.-B. MARCAGGI.

## PRINCIPAUX COLLABORATEURS :

MM. **AMBROSI-R.** (Ambroise), Agrégé d'histoire et de géographie ; Conservateur des antiquités de la Corse.

**BÈNÉVENT** (Ernest), Agrégé d'histoire et de géographie ; auteur d'ouvrages sur la Corse.

**BLANCHARD** (Raoul), Docteur ès-sciences ; Professeur à la Faculté des Lettres de Grenoble ; Directeur de l'*Institut de Géographie Alpine*.

**BRIET** (Lucien), Homme de lettres, explorateur ; Secrétaire général adjoint de la *Société de Spéléologie*.

**BUSQUET** (Jacques), Docteur en Droit ; Maître des Conférences à la Faculté de Droit de Lyon.

**CASTELNAU** (Paul), Docteur ès-sciences ; Géographe de la Corse.

**COLONNA DE CESARI ROCCA**, Homme de lettres ; Historiographe de la Corse.

**CHAUVET** (Paul), Docteur ès-lettres ; Professeur au lycée de Mulhouse.

**COURTILLIER** (Gaston), Agrégé des Lettres de l'Université ; Professeur de première au lycée de Mulhouse.

**DEMONTÈS** (V.), Docteur ès-lettres ; Professeur d'histoire au lycée d'Alger.

**FILIPPI** (Louis), Professeur agrégé de l'Université.

**GRAZIANI** (Paul), Élève diplômé de l'École des Chartes ; Archiviste départemental de la Corse.

**MANSION** (Jules), Agrégé de l'Université ; Professeur au lycée Ampère.

**R. P. MARINI** (Philippe), O. S. Bénédictin ; Historien de la Corse.

**MAURY** (Ernest), Agrégé de l'Université ; Géologue de la Corse.

**PAGANELLI** (Dono), Agrégé de l'Université ; Professeur de Première au Lycée de Reims.

**SANTELLI** (César), Professeur agrégé au Lycée de Metz.

**SANTONI** (François), Professeur agrégé de philosophie au Prytanée Militaire.

**VILLAT** (Louis), Agrégé d'histoire et de géographie ; Auteur d'ouvrages sur la Corse.

*Les opinions émises dans les articles sont personnelles à leurs auteurs.*

## CAUSERIE BIBLIOGRAPHIQUE

Bien peu de nos abonnés se doutent des difficultés considérables que rencontrent aujourd'hui tous ceux qui font imprimer : cherté excessive du papier, exigences toujours croissantes de la main d'œuvre, journée de 8 heures, hausse des matières premières, manque de charbon, etc., tout contribue actuellement à entraver l'expression de la pensée française et à créer une situation extrêmement périlleuse pour l'industrie du livre, celle de l'imprimerie et l'existence d'un grand nombre de publications.

La crise est autrement grave que ne le suppose le lecteur pour qui elle consiste à payer deux sous (et bientôt davantage) un journal d'un sou et cinq francs une brochure qui n'en représente pas la moitié.

Tout le commerce de la librairie est compromis en même temps que l'expansion des idées françaises dans le monde et l'imprimerie, qui a dû élever ses prix au point de les rendre prohibitifs, en est, sauf de très rares exceptions, la première victime.

Depuis longtemps déjà les diverses thèses qui fournissaient à nos typos un travail régulier et important, dont vivaient beaucoup d'imprimeries, se passent sur manuscrit.

Nous connaissons des thèses de doctorat remarquables qui ne verront jamais le jour; non seulement c'est une perte pour les typographes, mais c'en est une plus douloureuse encore pour la science. Que de fois, en effet, a-t-on vu des savants débiter par une thèse qui fut l'origine de leur réputation? Dorénavant les résultats de leurs premiers travaux sont menacés d'être sinon stériles, tout au moins entravés. Ainsi une œuvre de génie pourra rester ignorée.

Les maisons d'édition se trouvent particulièrement atteintes par la crise. Dans l'une on nous dit : « Je n'imprime plus rien, mon fonds est assez important; je me contenterai de vendre ce que j'ai ». D'autres, et non des moindres, produisent encore quelques nouveautés, à des prix très élevés, mais renoncent aux réimpressions; au grand préjudice des auteurs qui ne verront pas de nouvelles éditions de leurs ouvrages.

Plus triste encore est le sort des jeunes, des nouveaux, des auteurs ignorés

d'œuvres parfois remarquables, qui ne peuvent se faire connaître; aucun libraire ne voulant s'exposer aux risques considérables d'une édition!

De divers côtés on entend parler d'accords pour des impressions avec nos ennemis d'hier... et peut-être de demain! C'est ainsi qu'un envoi important de classiques français vient de partir de Leipzig pour l'Amérique du Sud. Bientôt ils pénétreront en France, habilement camouflés, par les frontières suisses ou belges.

Un commissionnaire en librairie nous dit hier : « J'ai en portefeuille 300.000 fr. de commandes de plusieurs éditeurs pour lesquelles j'ai passé un marché avec une grande imprimerie de Vienne qui a déjà commencé le travail. J'en aurai encore davantage quand les relations avec l'Autriche seront redevenues normales ».

On ne saurait chiffrer les pertes considérables et irréparables subies ainsi par l'imprimerie française. Doit-on s'en prendre uniquement aux conséquences de la vie chère ou attribuer ce néfaste résultat à l'exagération des exigences corporatives?

Au moment même où paraît notre *Revue*, d'autres publications, anciennes et appréciées, qui vivaient modestement mais utilement, expirent silencieusement et nous arrivons ainsi aux précisions concernant la spécialité qui nous intéresse.

Beaucoup de livres sur la Corse, que l'on trouvait naguère encore en librairie ne s'y rencontreront plus.

Nous avons déjà dit comment l'important ouvrage de M. Quentin, *La Corse*, récemment épuisé, ne serait pas réimprimé, ce qui a triplé la valeur des exemplaires quise rencontrent.

La célèbre étude de mœurs, *En Corse*, par Paul Bourde, après avoir vu avec succès cinq éditions n'en verra pas une sixième. L'intéressante fantaisie de Bergerat, *La Chasse au Mouflon* si agréablement illustrée, et épuisée depuis peu ne reparaitra plus dans cette édition. Il en est malheureusement de même de l'ouvrage documentaire de J.-B. Marcaggi, *les Chants de la Mort et de la Vendetta*. En vain vous chercheriez *Les frères Corses* d'Alex. Dumas, *La Vendetta*, de Balzac, etc, il n'en existe plus. Et si l'on s'enquiert des réimpressions, on obtient partout une réponse identique : « Peut-être?... Possible?... En tous cas pas avant que le papier ne soit revenu

« à un prix abordable. Repassez dans « six mois... dans un an... ou plus tard! »

Et ce simple aperçu touchant la littérature corse est fort incomplet. Nous ne parlons que pour mémoire de la variabilité des prix qui subissent, du jour au lendemain, des augmentations de 30, 50 et 100 pour cent, c'est ainsi que l'ouvrage de Quentin, édité à 5 fr. valut ensuite 6 fr. puis 8 fr. et d'autres ont suivi des progressions encore plus sensibles.

La Corse est donc directement éprouvée dans sa littérature et, comme conséquence, dans son programme d'expansion et de relèvement par les effets désastreux de la crise de l'imprimerie qui est essentiellement une crise bibliographique.

### OFFRES ET DEMANDES

Dans le but de faciliter, entre les abonnés de la *Revue*, les achats ou les échanges d'ouvrages Corses, nous mettons volontiers à leur disposition la rubrique des offres et demandes.

#### DEMANDES :

**CASTELLI.** — Una Colonia Ascolana in Corsica ; 1884.

**MARZOLACCIO.** — Compendiosa descrizione di Bonifacio ; 1625.

**BIAGINO LECA.** — Il d'Ornano Martelli. Bordeaux, 1602.

**MÉRIMÉE.** — Notes d'un voyage en Corse ; Paris, 1840.

**MATTEI** (Docteur). — Les Annales de la Corse ; années 1877-78-79.

**ROBIQUET.** — Recherches historiques et statistiques sur la Corse ; 1835.

**COETLOSQUET** (Du). — L'Ile de Corse, Nancy ; 1841.

**TOMMASEO** (Nicolo). — Canti popolari Corsi, Venezia ; 1841.

**ORECCHIONI** (A. V.). — Histoire de Bonifacio, Bastia ; 1883.

#### OUVRAGES DIVERS

demandés par les abonnés :

**GIRAULT DE ST FARGEAU.** — Bibliographie de la France, Paris ; 1815.

**CABINET DES FEES** (Le). — 41 vol. avec 120 fig. Paris ; 1785-1789.

**COGNETS** (Des). — La vie intérieure de Lamartine, Paris ; 1913.

**LUNES** (Mémoire du duc de). — 17 vol. Didot, reliés.

### QUESTIONS CORSES

**3° La publication du célèbre roman de Mérimée « Colomba » a-t-elle été pour la Corse un bien ou un mal ?**

La polémique, actuellement soulevée par cette question, nous a suggéré l'idée de la soumettre à nos abonnés en une sorte de referendum.

Nous engageons tous nos lecteurs à nous transmettre leur opinion contenue dans 12 à 15 lignes écrites sur feuille simple de papier à lettres petit format ne renfermant pas autre chose.

Nous prions ensuite, si les réponses sont assez nombreuses, un de nos éminents collaborateurs, habitué par ses hautes fonctions universitaires au jugement des opinions philosophiques et placé hors des sphères d'influence de la Corse, de bien vouloir, après examen, indiquer les avis opposés qui pourraient être publiés en regard afin de soumettre à l'appréciation de nos lecteurs les principaux arguments exprimés dans les deux sens :

**4° Un lecteur pourrait-il nous renseigner sur une histoire manuscrite de la Corse qui semble inconnue ?**

On nous propose de l'étranger le manuscrit suivant :

*Cronica di Corsica sive l'istoria di questa isola, dove si tratta di primi habitatori di essa, sull'origine e descendenza loco, con tutti i sui cessi di memoria degni fino al 1559.*

*Preceduta d'una descrizione exacta, geografica, economica, statistica, etc. di tutti i paesi.*

Important manuscrit, soigneusement écrit sur folio vélin ; 543 ff. et 15 ff. blancs au commencement et à la fin. Exécuté en Italie au XVII<sup>e</sup> siècle.

Les descriptions sont très détaillées. L'auteur donne par exemple le nombre des familles dans chaque village, etc.

En outre il parle : dei bagni, della pesca, del vino, dei fiumi, dei monti, degli uccelli, degli animali, etc.

Nous transcrivons ces renseignements d'après la proposition qui nous est faite, sans avoir vu l'ouvrage. Un de nos érudits lecteurs a-t-il connaissance de l'existence de ce manuscrit dont nous ignorons l'auteur, l'origine et la valeur ?

« L'histoire de la Corse est une des « plus attrayantes et des plus utiles à « connaître ».

CAMILLE DE FRIESS, historien.



# REVUE DE LA CORSE

HISTORIQUE, LITTÉRAIRE & BIBLIOGRAPHIQUE

LES HISTORIENS DE LA CORSE

GREGOROVIVS (Ferd.) : Histoire des Corses<sup>(1)</sup>

Cette histoire sert d'introduction à l'ouvrage en deux volumes que l'auteur a publié en 1854 à Stuttgart et à Tubinge sous le titre de *Corsica*. Gregorovius n'a point étudié, ni consciencieusement dépouillé tous les écrivains qui, avant lui, traitèrent de la Corse ; pour élaborer son *Histoire*, il s'est simplement borné à lire celle de C. Friess de Colonna, (soit dans l'édition de 1852, soit dans l'*Univers*, tome 26, publié par Didot en 1847), dont il a fait, à l'allemande, une sorte de version nouvelle. A comparer ces deux ouvrages, on s'aperçoit, en effet, qu'ils se juxtaposent, conçus selon un plan identique. Même division en livres et en chapitres ; chapitres consacrés aux mêmes sujets ; mais avec cette différence que Friess est plus détaillé et partant très supérieur à son copiste teuton. Exemple. Texte de Friess :

« Ce furent d'abord les Vandales qui, sous les ordres de Genserik, n'ayant pu s'emparer de la Sicile, envahirent la Corse (458 ap. J.-C.). Pendant soixante et dix-sept ans, ils occupèrent ce pays, à des époques diverses. Chassés d'abord par Ricimer, lieutenant de l'empereur Avitus, ils y retournèrent lorsque les troubles intérieurs de l'empire leur en fournirent l'occasion favorable (460). Chassés de nouveau (462) par Marcellin, gouverneur de la Sicile pour l'empereur d'Orient, ils revinrent à sa mort (469) et commirent de grandes cruautés envers les chrétiens orthodoxes. Enfin, ils n'abandonnèrent définitivement ce pays que lorsque Cyrille, lieutenant de Bélisaire, les en expulsa entièrement.

« Après les Vandales, les Grecs demeurèrent maîtres du pays pendant dix-huit ans ; ils joignirent le gouvernement de la Corse à celui de Sardaigne, et toutes deux furent comprises dans la province d'Afrique. Puis, ce fut le tour des Goths. Totila, après s'être emparé des îles de l'Afrique, rassembla sa flotte, et passa en Corse, où il s'établit, sans éprouver aucune résistance, mais les victoires de Narsès firent repasser la Corse et la Sicile sous la domination grecque (559). Les Lombards tentèrent aussi à leur tour de s'en emparer ; ils prirent plusieurs villes, mais ils ne purent chasser entièrement les Grecs qui, ayant reçu des secours, les obligèrent bientôt à se rembarquer ».

(1). Cet ouvrage, écrit en allemand et publié en 1854 à Stuttgart, a été traduit par M. P. Lucciana et publié à Bastia en 1881. (N. d. l. D.)

N'osant reproduire cela tel quel, Gregorovius abrège :

« Les Vandales arrivèrent en Corse sous Genséric et s'y maintinrent longtemps ; ils en furent chassés par Bélisaire. Après avoir été envahie et conquise par les Goths et les Lombards, l'île tomba, avec la Sardaigne, au pouvoir des Byzantins, qui la gardèrent environ deux cents ans ».

Ce n'est donc pas, comme on voit, Gregorovius que devra consulter l'érudit, avide de renseignements précieux, mais l'auteur français. A titre de curiosité, continuons de confronter les deux textes dans l'alinéa qui suit.

D'abord, Friess :

« La domination grecque, qui n'avait jamais été bien paternelle, devint à cette époque intolérable. Saint-Grégoire-le-Grand rapporte que les habitants de la Corse étaient tellement accablés d'impôts de toute sorte, qu'ils avaient peine à y satisfaire en vendant leurs propres enfants, ce qui faisait qu'abandonnant cette île, ils s'en allaient chercher un refuge auprès des Lombards. « Quel tourment plus cruel », ajoute Saint-Grégoire, « auraient-ils pu souffrir auprès des Barbares que de se voir dans la nécessité de vendre leurs enfants (599) ? »

Maintenant, Gregorovius :

« Les Grecs gouvernèrent la Corse à la manière des Turcs. Ils semblaient regarder les indigènes comme un troupeau de brutes : accablés d'impôts, les Corses étaient parfois contraints, pour se procurer l'argent nécessaire, de vendre leurs propres enfants ».

Ici, Gregorovius a une malice cousue de fil blanc. Pour faire croire qu'il fouille les vieux textes, pour jeter de la poudre aux yeux des naïfs que la *Kultur* émerveille, il a soin de donner en note le texte latin de la lettre de Saint-Grégoire-le-Grand à l'impératrice de Constantinople (545.-lib. 5, ep. 41), que Friess cite, comme on l'a vu plus haut, d'une façon compréhensible pour tous, c'est-à-dire traduite en français. Gregorovius sait le latin ; il nous prouve même, dans l'*Appendice* annexé à son *Histoire*, qu'il sait aussi le grec. Son démarquage n'en est que plus flagrant.

Ajoutons que cet Allemand, après avoir si bien utilisé la quintessence de Friess, ne nomme ce dernier qu'une seule fois (p. 32), touchant la division de l'île en deux zones, le *Dela* et le *Deça des Monts*. A propos des patentes génoises permettant aux Corses le port des armes à feu, Gregorovius a ouvert Filippini, mais il avait lu auparavant dans Friess :

« On peut voir dans les historiens qui ont parlé de cette période de l'histoire de la Corse, combien cette mesure fut funeste au pays, ce qu'elle engendra de maux, et avec quel soin barbare les agents de Gênes se plurent à l'entretenir. »

Si Gregorovius sait le grec, par contre il ignore la France. « La Corse et la Sardaigne », dit-il (p. 6), sont situées sur la

ligne qui divise le bassin occidental de la Méditerranée en bassin espagnol et en bassin italien. Maintenant, ami lecteur, regardez une carte d'Europe. Vous constaterez aussitôt que le bassin occidental de la Méditerranée est divisé par la nature en trois parties qui sont : 1<sup>o</sup> le bassin espagnol, compris entre l'Espagne et les Baléares ; 2<sup>o</sup> le bassin italien ou mer Tyrrhénienne, compris entre l'Italie, la Sicile et la Sardaigne ; 3<sup>o</sup> et enfin un bassin central, compris entre la France et l'Algérie, et qui, sillonné surtout par nos vaisseaux, forme bien un bassin français. Ah ! si les Allemands avaient possédé alors un Monaco quelconque, soit sur les côtes de Provence, soit sur celles de l'Afrique, ce n'est pas seulement cette partie de la Méditerranée qui eût été un bassin allemand, mais la Méditerranée tout entière !

Gregorovius laisse passer en un autre endroit le bout de son casque à pointe. Il a soin de faire sonner très haut qu'une compagnie de Prussiens « au service de Gênes » était jointe en 1768 aux Corses de Paoli pour lutter contre la France et que ces mercenaires firent feu sur les Corses débandés et poursuivis par les Français, au milieu de la confusion qui régna durant la bataille de Ponte Nuovo. Il note encore « la grande douleur » (ô Sampiero !) que causa à la Corse la perte de sa liberté, c'est-à-dire sa réunion à la France, et termine en nous apprenant que le peuple corse, dans son étonnante fécondité, enfanta, le 15 août 1769, Napoléon Bonaparte, qui anéantit Gênes, *subjugua la France et vengea son pays*. L'Allemagne, qui rêvait depuis longtemps de nous prendre le Maroc, l'Algérie et la Tunisie, a dû avoir aussi des visées sur Cynnos. Gregorovius, en cherchant à exciter en Corse la haine de la France, aurait-il eu la mission secrète de la préparer à devenir une autre Alsace-Lorraine ? N'oublions pas que ce sont des touristes austro-allemands qui, les premiers ont exploré les hautes cimes du massif du Monte Cinto et campé au milieu des forêts environnantes, dont les grands arbres peuvent fournir de si beau bois de marine. Là-dessus, on reste pensif.

Nous n'insisterons pas davantage sur Gregorovius et la valeur de *l'Histoire des Corses*, engendrée par son illustre plume ; il nous suffit d'avoir démasqué son état d'âme et sa contrefaçon *made in Germany*. <sup>(1)</sup>

Lucien BRIET.

---

(1). La *Revue* publiera ultérieurement une analyse importante de *Corsica*, c'est-à-dire du long récit, fait par Grégorovius, de son voyage en Corse.

(N. d. l. D.)

## ÉTUDES HISTORIQUES SUR LA CORSE

### La Formation et l'Évolution des Noms de famille en Corse.

(Suite et fin)

La maison d'Omessa nous fournit un exemple frappant de cette évolution. Au XV<sup>e</sup> siècle elle avait été une des plus puissantes de la Corse à qui elle donnait trois évêques, prélats batailleurs dont l'inconduite n'eût d'égal que le courage. Leurs descendants et leurs collatéraux, négligeant l'illustration du nom, sont connus aujourd'hui sous des appellations très susceptibles d'homonymie : ils s'appellent Ceccaldi (François), Arrighi (Henri), Santini (Toussaint), Verdoni, Colonna, etc. On retrouve ces noms sur différents points de la Corse : il faut convenir que beaucoup de leurs homonymes ne leur sont point apparentés. (1)

L'adoption du prénom du père ou du grand-père comme patronyme a semé sur la route des chercheurs d'autres obstacles. En Corse, comme dans les pays italiens, le prénom n'était pas nécessairement choisi dans la Bible ou le calendrier : le nouveau-né pouvait bénéficier parfois du nom d'un héros populaire, d'un personnage en vue, d'un fonctionnaire influent — son parrain peut-être. Aussi arrivait-il que des enfants baptisés Fiesco, Fregoso, Colonna (2), Imperiale,

(1). Nous avons vu plus haut que les Corses qui abandonnaient leurs villages en conservaient le nom. La règle n'était pas générale. Certains pour des raisons d'inimitié ou de politique, d'autres par insouciance adoptèrent ou se laissèrent imposer le nom de leur habitation. L'historien génois Merello cite « des gentilshommes de Quenza, « de Cristinacce, de Sarla, de Ciammanacce », qui, ayant changé de résidence, se transformèrent en « delle Vie, della Serra, da Tavera, da Santa Lucia ». L'itinéraire de ces émigrés ne s'établirait pas aujourd'hui sans difficulté.

On peut suivre, dans les archives des paroisses et des notaires du canton de Vico, la descendance nombreuse des Cristinacce depuis Rignieri et Battista (XV<sup>e</sup> siècle) petits fils de Giocante de Leca. Elle a donné des familles de noms divers : Leca, Cristinacce, Colonna, Danieli (d'un Daniele Leca vivant au XVII<sup>e</sup> siècle). Dans les actes publics on n'attribue souvent aux membres de ces familles que le nom de la localité qu'ils habitent : Vico, Balogna, Arbori, Arro, Reno, etc. ; et, en cherchant quelque peu, on découvrirait sous ces noms passés à l'état de patronymes des rameaux issus du même tronc.

(2). La chronique nous parle au XV<sup>e</sup> siècle de Colonna Cortinco da Gaggio. Ce *caporale* considérable, fils du fameux Mariano da Gaggio, ne songeait aucunement à se rattacher à la maison romaine ; mais il faut observer que ce nom paraît alors pour la première fois dans les annales de la Corse.



Sforza, Visconti, firent souche de familles homonymes des grandes maisons italiennes.

Mais on ne voit pas que ces dénominations accidentelles aient fait surgir de dangereuses prétentions. Tout autres furent celles que provoqua la chronique de Giovanni della Grossa qui commença à se répandre dans les premières années du XVI<sup>e</sup> siècle et dont, l'*Histoire de la Corse* de Filipini, publiée en 1598, devait assurer la diffusion. (1)

Giovanni rapportait qu'à l'époque de Charlemagne le pape avait envoyé en Corse, pour y combattre les Sarrasins, plusieurs nobles romains sous la conduite d'Ugo della Colonna. Le succès ayant couronné leurs armes, Ugo partagea entre ses compagnons les territoires conquis se réservant la souveraineté de la Corse. Selon la chronique, Ugo aurait été la tige des Cinarchesi et des Biancolacci alors que ses compagnons auraient donné naissance à plusieurs des plus remarquables familles de l'île.

Nous n'avons pas à examiner ici les fondements plus ou moins fragiles de cette tradition qui pêche tout au moins par la chronologie. Toujours est-il que les grandes maisons romaines reconnurent les Cinarchesi de Leca, de la Rocca, d'Istria, d'Ornano et de Bozzi pour leurs parents et que, peu à peu, ceux-ci adoptèrent de bonne foi le nom et les armes des *Colonna*. (2) Que pouvait-on leur reprocher ? Les seuls intéressés les y autorisaient, et les souverains français donnaient, par lettres patentes, à leur prétention, l'autorité de la chose jugée. Pour les mêmes raisons, les Pinaschi devenaient *Savelli*, et les Amondaschi *Nasica*. En même temps, les héritiers des marquis adoptaient le nom de leurs cousins les plus favorisés du sort : les *Malaspina*. Un peu plus tard les San-

---

(1). Toute règle comporte des exceptions. Il y a en Corse des Fieschi originaires de Renno ou d'Ajaccio qui se rattachent à bon droit aux Fieschi liguriens. Peut-être d'autres familles pourraient-elles établir les preuves de l'origine à laquelle elles prétendent, mais il faut procéder avec une prudence excessive.

(2). Dans un des accès de légèreté qui lui étaient coutumiers, Druumont, (la *France Juive*) a prétendu que les Colonna corses provenaient de juifs convertis et baptisés sous ce nom. Outre qu'on n'a signalé à aucune époque nulle trace de juifs en Corse, on peut sans grand effort préciser l'origine de la plupart des Colonna insulaires. Si nombreux qu'ils soient, tous ceux de l'Au-delà-des-Monts se rattachent bien historiquement à un ancêtre commun, Arrigo de Cinarca vivant en 1222. En 1667, cinquante et un de ces Cinarchesi jouissaient encore de droits féodaux. Ceux qui vivaient en simples gentilshommes étaient bien plus nombreux ; rien que dans la région de Vico, vers la même époque, soixante-dix d'entre eux plaidaient contre l'évêque de Sagone pour la défense de droits que le gouvernement génois leur reconnut pleinement.

telli, qui avaient acheté le fief de Canari, revendiquaient le nom de *Cenci*. Vers 1680, une famille issue des *Caporali* d'Omessa, présentait au prince Onofrio Colonna une généalogie qui la rattachait au fameux Ugo par les Biancolacci, et obtenait de ce seigneur des lettres patentes de reconnaissance.

Par la suite, tant de familles s'avisèrent de rechercher leur origine, leurs illustrations, leurs armoiries à l'étranger que le souvenir même des vieux noms célébrés par la chronique disparut et fit place à des notoriétés illusoire. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, un faussaire s'en mêla et répandit dans l'île des lettres de noblesses grossièrement rédigées et façonnées qu'il vendait vingt livres. Toutes étaient, éditées au nom de la Banque de San-Giorgio et datées de 1453 ; elles rappelaient généralement un ancêtre illustre venu d'Italie au temps de Charlemagne. Cet industriel s'appelait Bernardino Delfini. Son matériel de faussaire, ses registres, ses documents saisis en 1798 sont conservés aux *Archives départementales* de la Corse.

Malgré cette floraison de noms nouveaux, on s'aperçut, lors de l'annexion française, que les Corses de condition inférieure n'avaient pas encore de nom fixe. Certains curés se contentaient d'enregistrer des prénoms qui ne constituaient aux intéressés aucun état civil. Pour leur en établir un, on leur adjoignit le prénom de leur père sous une forme plurielle. La plupart des autres ne s'étaient guère formés autrement.

On remarque en effet que la moitié des familles qui firent reconnaître par le Conseil supérieur leur noblesse de race (il fallait produire des titres depuis deux cents ans) ne portaient comme patronymie que le prénom d'un de leurs ascendants, et pas toujours du plus anciennement connu.

Mais si les noms acquis au XVIII<sup>e</sup> siècle jouirent du jour au lendemain de leur valeur patronymique, il n'en avait pas été de même pour les autres qui ne s'étaient fixés qu'en deux ou trois générations. L'individu avait tout d'abord été distingué de ses homonymes par le prénom de son père que séparait du sien la préposition *di* (de) ; (*fils* était sous entendu) : *Antonio di Paolo*, *Giovanni di Leandro*, etc. A la génération suivante le pluriel en *i* avait été substitué à l'*e* ou l'*o* du singulier : les *Paoli*, les *Leandri*. Entre leur prénom et leur nom de famille s'introduisait ou plus souvent se supposait la préposition *dei*, *de'* déterminative du pluriel : *Nunzio Leandri*, *Pasquale de' Paoli*.

A la vérité ce dernier genre de dénomination, bien qu'adopté par notre héros national, était peu usité en Corse. Cette particule qu'un souci plus grammatical qu'aristocratique accolait aux noms, passait pour pédantesque. On la rencontre bien dans les actes de quelques notaires et dans l'état civil de cer-

taines familles (1), mais rarement d'une façon suivie après le XVII<sup>e</sup> siècle. La particule *dite* nobiliaire (2) était tombée aussi en désuétude. On ne s'en servait qu'après le titre seigneurial. On écrivait bien : « Ercole de' feudatorj d'Istria », « Ercole de' signori da Bozzi », mais on disait aussi Ercole Istria, Orazio Bozzi, sans penser diminuer l'importance de ces personnages.

Quant à la particule *de* (française) elle ne s'introduisit en Corse qu'après la conquête. Les familles reconnues nobles au Conseil supérieur l'adoptèrent pour se conformer à la mode française et, peut-être aussi, pour se distinguer de leurs homonymes du Tiers-Etat (3). La Révolution et la période impériale (4) en interrompirent l'usage peu en rapport avec la langue et les habitudes italiennes. On la vit reflorir sous la Restauration dans les familles légitimistes pour disparaître de nouveau en 1830 jusqu'à la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. En interdisant l'usage à ceux qui ne justifieraient pas de leurs droits, la loi du 1858 donnait à la particule une valeur dont les privilégiés de l'ancien régime voulurent bénéficier. De nombreux jugements de tribunaux leur donnèrent satisfaction.

Et maintenant, si nous essayons d'utiliser pour l'histoire l'ensemble des renseignements que nous fournit l'état civil nous nous heurtons aux difficultés résultant des transformations que j'ai signalées. Laissons à part les maisons féodales de l'Au-delà-des-Monts et du Cap-Corse dont la continuité est établie par la possession ininterrompue de la terre et que les modifications apportées à leur nom, notoires et sanctionnées par des actes publics, ne peuvent déguiser. Mais que sont devenus les noms qui illustrent notre chronique nationale ? La plupart ont disparu.

Des douze familles de *caporali* qui dominèrent l'En-deçà-des-Monts, nous ne retrouvons que deux sur la liste du Con-

---

(1) On trouve dans l'état civil de Renno ; de' Bianchi, de' Mattei, de' Fieschi ; ailleurs de' Battesti, de' Franceschi, de' Nobili, etc.

(2) On ne répètera jamais assez qu'aucune espèce de particule n'est une preuve de noblesse. Tout au plus pourrait-on dire qu'elle en est le signe de prétention.

(3) La famille Abbatucci semble, seule des familles reconnues au C.S., avoir constamment dédaigné la particule. La continuité de ses illustrations et la haute situation sociale qu'elle avait acquise sur le continent justifie cette abstention.

(4) De 1804 à 1815, les plus grandes familles se virent interdire l'usage de la particule, même quand elles étaient pourvues de titres impériaux. On écrivait le baron La Rochefoucault, le comte Montesquiou. Les tribunaux ont maintes fois décidé que les actes publics rédigés sous l'empire des lois alors en vigueur n'étaient pas susceptibles de rectification.

seil supérieur : les Casabianca et les Matra. Aucune autre ne semble avoir joué un rôle pendant les guerres du XVIII<sup>e</sup> siècle. Si leurs membres ont pris part aux luttes, c'est sous des noms nouveaux qui masquent complètement leur origine (1). Serait-ce à dire que toutes les vieilles races se sont éteintes obscurément sous la domination de San-Giorgio et qu'une aristocratie nouvelle a surgi, héritant tout à coup de leur autorité et des petits privilèges que le gouvernement leur consentait ? Je ne le crois pas, et j'aime à espérer qu'un examen attentif des documents des XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, nous permettra quelque jour de secouer le clinquant de la défroque étrangère et de rattacher à nos vieilles souches montagnardes aussi bien les héros de l'indépendance que les gentilshommes à *perruque poudrée* (2) que séduisirent les premiers les charmes de la nation française. La Corse a fourni plus de gloires aux peuples du continent que ceux-ci ne lui ont apporté de notoriétés.

COLONNA de CESARI ROCCA.

---

## LES OUVRAGES DIVERS SUR LA CORSE

---

### MAURRAS (Ch.) : Figures de Corse ; Une ville grecque et française<sup>(3)</sup>

---

Entre Athènes et Florence, fleurs d'humaine civilisation et de parfum tantôt si pur, tantôt si troublant, à qui dans son *Anthinea* il a consacré des pages d'émouvante qualité, M. Maurras a inséré un délicat hommage à la Corse. Qui le croirait ? L'île si vierge de l'humanité chère à M. Maurras, si éloignée de la civilisation fondue qui l'a intimement ému en Attique, a cependant inspiré le voyageur qui aime surtout du passé ce qu'il lui révèle de sa propre vie présente et des principes d'action qu'il a faits siens. *Une ville grecque et française, Figures de Corse*, tels sont les titres de ses livres II et III. Ce sont là des pages qui par le charme du style, la profondeur de l'idée ou la sincérité de l'émotion pourraient trouver place dans une anthologie corse, mais qu'on ne peut, pour les goûter pleinement, détacher de leur contexte.

---

(1) Le patriote Andrea Colonna Ceccaldi était issu de la maison d'Omessà ; aussi le général Arrighi de Casanova, duc de Padoue.

(2) Les *Cipriati*, comme les appelaient les patriotes.

(3). Les chapitres consacrés à la Corse, et commentés dans cet article, font partie d'un important ouvrage : *Anthinea, d'Athènes à Florence*, rapidement parvenu à sa 13<sup>e</sup> édition et mentionné au catalogue.

(N. d. l. D.)



Comment la Corse, avec la rudesse et la gaucherie primitives de ses mœurs a-t-elle pu trouver grâce devant les yeux du pieux pèlerin qui revient d'Athènes plein de vénération et d'amour pour la cité qui a donné l'équilibre en même temps que la vigueur à son intelligence, qui plus tard se complaira à la ville de violence et de délicatesse, d'amour et de haine qui s'épanouit entre ses deux collines au long du languissant Arno, c'est ce que l'on verra peut-être si l'on veut à son tour jeter sur la Corse les mêmes regards que l'auteur. Suivons-le la plume en main et donnons un diligent extrait de son itinéraire.

Une ville grecque et française, c'est de Cargèse qu'il est question, la ville dont on est fier d'être citoyen parce que sa nationalité lui constitue une double noblesse. Elle est corse aussi par surcroît, dira-t-on, mais son caractère corse échappe à M. Maurras. Dans ses mœurs, elle est, comme la Grèce, toute mesure; au milieu des discussions politiques des cantons voisins, nul éclat de voix superflu, nul geste sans proportion ne s'y font remarquer; mille nuances transparentes y annoncent un fonds délicat, jusqu'au paysage qui donne même impression; fougueusement tourmenté à la manière romantique, une fois passé la plaine d'Ajaccio, il s'apaise aux environs de Cargèse; c'est un coin de Grèce, d'Attique, même fond montagneux, même direction de routes, même coloration des terres, même végétation arborescente, l'eucalyptus seul faisant une note originale, mêmes asphodèles; ces mornes eaux du Liamone ne sont-elles pas celles du Céphise Eleusinien et ces noms de Paomia, de Cargèse ne vibrent-ils pas comme ceux de patries grecques!

Ces femmes à la fontaine ce sont aussi des Grecques: il y a chez elles plus de finesse et de dignité qu'ailleurs, l'attitude est sculpturale. Pas de visages aussi beaux que ceux que conserve le pays athénien, mais des fronts merveilleusement expressifs; partout coule la vie de l'intelligence sensible, la flamme, l'air divinateur « un rayon de grâce touchante animé jusqu'à la passion ». Cultivées les Cargésiennes deviennent les Athéniennes de l'Occident.

Est-ce forcer la pensée de M. Maurras que de reconnaître le goût de mesure et de discrétion de la race dans la bonne entente où il constate que la religion grecque vit avec la catholique? En tout cas, M. Maurras loue cet accord; les Grecs uniates se sont mis ici de bonne grâce en harmonie avec les nécessités catholiques; ils ont même fait parfois des prosélytes, chose qui ne lui déplait point: « toute race persistante, tout peuple vivace est prosélytique... Qui dit hellène, dit par là même helléniseur ». Ne semble-t-il pas que M. Maurras

se soit laissé un peu entraîner par son goût d'humaniste ? Où il l'est certes à bon droit, c'est quand il commente l'histoire des trois vieilles icônes de l'église grecque. La vénération dont sont entourées ces frustes peintures lui est un témoignage sensible d'un fait très anciennement observé ; l'humaniste retrouve le présent dans sa connaissance approfondie du passé et renoue sans effort le fil de la tradition. Ces saints patrons, emmenés de Laconie par Georges Stephanopoule de Commène, ballottés par les tempêtes, sauvés à grand peine de l'incendie de Paomia, n'est-ce pas là transplantée dans notre vie moderne l'histoire des pénates d'Enée ? Le cargésien d'aujourd'hui vénère ses icônes, vrais titres de noblesse du pays, comme ses ancêtres leurs divinités poliades.

Que M. Maurras soit par suite porté à admirer cette fidélité à la race, si visible ici, il ne faut pas nous en étonner : « Il n'y a rien au monde de plus touchant que le tableau d'une antique race qui se maintient. Cette variété de générations qui se suivent, porteuses de corbeilles et porteuses de lampes sur la longue frise du temps, et s'y transmettant pêle-mêle le nécessaire et le superflu de leurs biens, trésor constant des goûts, des idées et des coutumes héréditaires, donne au voyageur philosophe le double sentiment de l'antiquité de la vie et du grand courage des hommes. » Je goûte beaucoup pour ma part cette réflexion, non seulement parce qu'elle est d'une forme achevée, mais aussi parce qu'elle doit incliner le lecteur attentif à la tolérance des races diverses qui se maintiennent. Mais sur ce dernier point je doute que M. Maurras accepte l'objection que je serais prêt à lui faire, si je n'en lisais la réponse quelques pages plus loin ; je sais maintenant pourquoi il n'est pas toujours prêt à accorder son admiration à « une poignée de pauvres gens attentifs à leur cargaison historique ». Il marque bien la limite à son humaine compassion quand, regrettant la disparition de la langue grecque à Cargèse, il remarque : « il est des singularités morales et linguistiques qui juxtaposées à notre tradition nationale, l'affaiblissent en la contrariant ; celle-ci l'accroissait puisqu'elle tendait à fortifier les éléments helléno-latins qui nous civilisent ». On saisit à quelles singularités l'auteur fait allusion et les causes de son exclusivisme. Quoi qu'il faille penser de ses préférences ou de ses haines et pour en revenir à l'intéressante Cargèse, il existe un ferme témoignage de ce que cette énergie grecque a fait pour ce canton de Corse ; elle a relevé l'indolence corse (dont l'auteur brosse un joli et piquant tableau) et amené là une prospérité inconnue ailleurs.

On voit peut-être maintenant par ces notes méticuleuses quel esprit l'auteur a porté dans son observation de Cargèse ;

il a voulu y retrouver la Grèce, quelque chose de l'Attique, de fin, de sobre, de vigoureux et d'harmonieux en même temps, et cela dans l'habitant aussi bien que dans le paysage. La conclusion de ce morceau dont l'armature rigoureuse se dissimule sous une draperie de plis aussi souples que d'étoffe brillante, en rappelle les idées principales : Cargèse est *la plus haute place de ses souvenirs corses*. Quand elle disparaît dans la nuit devant le bateau qui fuit, jusqu'au dernier moment elle rappelle l'Attique : « O petite Cargèse, la remerciai-je tout bas. Je comprends ton dernier bienfait. Une grâce charmante, une histoire héroïque ne te paraissent pas un présent digne de ton cœur, et tu n'as de repos que tu n'aies fait songer à plus belle que toi ».

Pour qui a lu avec attention ces pages nourries de pensée sur Cargèse, la composition de *Figures de Corse* paraîtra inspirée du même art. Nulle galerie de portraits ou de tableaux ; une foule de choses passées sous silence ou à peine esquissées, le mot de la si banale *Vendetta* n'y est même pas prononcé. Du pays même le voyageur n'a voulu voir que ce que lui en révèle la traversée en chemin de fer d'une côte à l'autre, mais il en a saisi et compris tout ce qui doit frapper l'humaniste, comme aussi d'Ajaccio où il va s'attarder davantage.

(A suivre)

G. COURTILLIER.

## ÉTUDES GÉOGRAPHIQUES ET GÉOLOGIQUES

### La Traversée de la Corse

SOMMAIRE. — Aspect de la côte occidentale. Intérêt de l'itinéraire Ajaccio-Bastia. Plaine alluviale de Campo dell'Oro. Intervention de la granulite. La vallée granitique ; modèle des versants. L'unité topographique de la région granitique. La bande granulitique centrale. Versant oriental. Le Vecchio. La dépression centrale. Généralisation de faits précédemment observés. Les chaînes orientales. Les vallées transversales. La plaine orientale. Itinéraires complémentaires. Conclusions.

De plusieurs dizaines de milles au large, le voyageur qui fait cap, aux premières heures du jour, sur la côte occidentale de Corse a vu se dessiner les hauts pics de l'île, ceux du Cinto, du Rotondo, du d'Oro, du Renoso, neigeux les trois quarts de l'année et dont les profils se frangent de l'éclair s'irradient de mauve aux premiers rayons du soleil levant. Tandis que la brise de terre, pleine des senteurs embaumées du maquis, laisse émaner la fameuse « odeur de la Corse » qui inspira Napoléon 1<sup>er</sup>, toute une série de mon-



tagnes émergent peu à peu d'en deçà, en un véritable chaos que la perspective ne permet pas de résoudre en chaînes distinctes. Même avec la réduction de la distance, ce n'est qu'un fouillis de sommets pyramidaux, aigus, crénelés, à l'assaut desquels montent, désordonnés et gigantesques, une multitude de dômes plus ou moins arrondis, qui se choquent, se barrent, s'entrecroisent, et dont la superposition visuelle augmente la confusion, sans en laisser entrevoir le canevas en réalité simple.

L'altitude moyenne de ces sommets enchevêtrés diminue au fur et à mesure qu'ils se rapprochent des plans les plus avancés, non sans que quelques pics plus hardis ne se dressent en bastions pour accuser l'apparition d'une roche plus résistante au travers d'un ensemble montagneux dont les formes plus douces, plus convexes, trahissent la constitution granitique.

En vain au pied de ces massifs hirsutes chercherait-on la présence d'une plaine de bordure ; les derniers contreforts se dressent encore à plusieurs centaines de mètres lorsque le vide semble se faire devant eux et qu'à l'allure troublée d'une topographie tourmentée succède la nappe tranquille de la Méditerranée.

Aussi cette brusque déclivité de la montagne vers la mer engendre-t-elle une côte accore des plus tranchée, dont la ligne de rivage gagne encore en netteté par la teinte plus fraîche des rocs arrachés et par l'écume des flots qui en rongent le pied.

Et, ainsi mise en saillie, de très loin se précise une ligne côtière pourtant capricieuse et découpée. Mais, si la continuité en est souvent barrée par des presque îles escarpées à éperons rocheux, du moins, de l'autre côté des baies qu'elles abritent, voit-on distinctement réapparaître la ligne du rivage, dont le tracé se décompose, en définitive, en quelques grands golfes bien ouverts sur la pleine mer.

Tout, dans le façonnement de cette côte, concourt à lui faire porter l'empreinte de l'effondrement qui l'a incisée. Et, de fait, ce sont des abîmes de plus de 2000 mètres qui se creusent à moins de dix milles au large, tandis qu'au centre même des golfes précités la sonde descend couramment à 500 mètres, parfois à 800, 1000 et plus.

A leur entrée se profilent des caps proéminents ou des flots sévères, que le navigateur ne doit doubler qu'avec précaution par gros temps, vu les remous et les interférences de houle qu'ils occasionnent. Ici, c'est une pointe plus hardie, plus escarpée, que celles granitiques voisines et dont la teinte rose décèle la constitution granulitique. Plus loin, les



promontoires sont formés de roches aux couleurs plus vives, parfois bigarrées, dépourvues de la moindre végétation et qui doivent à leur structure porphyrique de jouer le rôle de môles résistants aux sommets pointus et aux flancs raides. Ailleurs, la condition est remplie par un gisement dioritique découpé en sombres îlots contre lesquels la mer s'acharne ; telles les îles Sanguinaires à l'entrée du golfe d'Ajaccio.

La traversée de l'île par la voie ferrée Ajaccio-Bastia peut donner à l'observateur une première idée de l'agencement orographique de cette région S-W et lui permettre, par l'aperçu des aspects les plus caractéristiques de la Corse, d'établir une première division bien tranchée de l'île en deux régions, nettement distinctes au double point de vue géologique et tectonique.

Contournant la baie d'Ajaccio pour atteindre de suite la vallée de la Gravone, la ligne est bientôt bordée de plantations d'eucalyptus qui annoncent le voisinage d'une région insalubre. C'est la petite plaine d'alluvions de la Gravone, où des lignes sinueuses, entrecoupées de peupliers, indiquent le cours divaguant de la rivière et l'inconstance des filets d'eau qui l'arrosent.

Embouchures ensablées, inondations fréquentes, stagnation des eaux, font, vers la fin de l'été, une région malsaine, quoique fort améliorée au cours des dernières années, de cette plaine basse qu'une grande fécondité a fait qualifier de Campo dell'Oro. A côté de quelques rares champs cultivés, on y remarque surtout de belles prairies peuplées de chevaux en liberté.

Tandis que se dessinent des terrasses d'alluvions anciennes mises en saillie par l'abaissement du niveau de la rivière, bientôt cette petite plaine se rétrécit ; et, à peine les versants, formés de granite et couverts de maquis, se sont-ils resserrés pour ne plus laisser place aux dépôts fluviaux que la ligne, serrant de près la rivière, s'engage dans une véritable petite gorge, où, déjà, parmi de gros blocs éboulés, abondent les rapides et les cascates. Au granite vient en effet de se substituer la granulite, et ainsi s'annonce la différence de modelé des massifs de ces deux roches, différence qui joue un grand rôle dans la topographie de la région sud-occidentale de la Corse. La plus grande résistance de la granulite aux actions de désagrégation est soulignée par ce fait, qu'appartenant au même massif, les montagnes qui dominent la vallée, du rocher Gozzi à la Pte S. Eliso, sur la gauche, et du Mt Aragnasco à la Pte S. Pietro, à droite, présentent une série d'arêtes vives à végétation rare qui tranchent, par leurs brusques saillies, sur les sommets moins heurtés et plus verdoyants que le granite occupe.

L'on retrouve cette dernière roche une dizaine de kilomètres plus loin, et la montée sur Vizzavona se continue par une succession ininterrompue d'ouvrages d'art. Pour être moins heurtée que celle granitique, la topographie granitique de la Corse n'en est pas moins, en effet, accidentée au premier chef, et cela se conçoit si l'on considère qu'à moins de 50 kilomètres de la côte le granite se trouve atteindre des altitudes supérieures à 2000 mètres ; en raison de quoi, les cours d'eau qui descendent de ces hautes cimes ont dû se creuser des gorges profondes au profil transversal aigu et ne sont que de véritables torrents jusqu'au voisinage immédiat de leur embouchure. C'est ainsi que la Gravone, qui descend du col de Vizzavona (lequel, à 1162 m., est pourtant le col le plus déprimé de la ligne de partage en haute montagne), n'a, pour s'abaisser à son niveau de base, que 43 km. de développement, tandis que ses versants se maintiennent au-dessus de 1200 m. en bordure des deux tiers de son cours.

Après s'être dégagé de la gorge granitique de Corticchiato, le tracé du chemin de fer s'élève peu à peu au-dessus du thalweg, le long du versant gauche dont se détaille ainsi l'allure accidentée. Semblables à des cirques fermés, se révèlent une multitude de ravins envahis par les châtaigniers, dont les éclaircies laissent entrevoir des amas de blocs au milieu desquels un torrent déboule. Franchissant ces gorges boisées à une grande hauteur, la voie, par une rampe continue, épouse les contours de la montagne, se courbe en énormes lacets, se replie sur elle-même.

Les villages qui occupent la vallée de la Gravone sont tous situés sur le flanc des monts. Aucun n'a son siège au fond du thalweg où l'on ne remarque que quelques rares habitations. Pourtant, certains évasements du lit de la rivière se prêteraient facilement à l'établissement d'assez fortes agglomérations. Le sol de ces fonds de vallée pour être caillouteux n'en est pas moins fertile et susceptible, par irrigation, de donner asile à de superbes prairies naturelles et artificielles. Au-dessus, les châtaigniers règnent en maîtres, ne laissant dénudées que les pentes trop abruptes et les arêtes rocheuses. Les sources sont nombreuses qui sourdent du granite et complètent de leur fraîche gaieté ce paysage enchanteur.

Au delà du ruisseau de Bronco, dont la conque est occupée par les hameaux de Bocognano — piquant de leur note blanche l'uniformité de la châtaigneraie touffue, en une jolie synthèse des facteurs rians de la région — au delà donc de ce vallon, les arbres deviennent plus rares pour disparaître bientôt complètement. En face, de l'autre côté de la vallée sensiblement resserrée, se dresse d'un seul jet la masse grise

et complètement nue du Monte d'Oro, dont les pentes décharnées et brûlées par le soleil sont entaillées de ravins torrentiels que séparent d'infranchissables arêtes secondaires.

Après une courte échappée à droite (versant gauche) sur le vallon de Sellola, où les hêtres font leur apparition, la vallée de la Gravone cesse d'être relativement ouverte pour se réduire à un étroit couloir au tracé capricieux. Ce changement d'allure de la partie tout à fait supérieure de la Gravone marque la rencontre d'un important massif de granulite qui, sous un faciès protoginique, occupe une large bande N.W.-S. E. en bordure de la masse granitique. Le relief très accentué auquel cette variété granulitique donne lieu, au même titre que la granulite normale, est encore davantage mis en évidence par les hautes altitudes atteintes par cette roche. La majeure partie du massif du Monte d'Oro en fait partie, et c'est à la rencontre de cette bande granulitique que le chemin de fer, dans l'impossibilité de continuer son tracé à l'air libre, s'est ouvert le tunnel de Vizzavona.

Paul CASTELNAU,  
Docteur ès Sciences, (1)

(A suivre).

---

## LE TOURISME ANGLAIS EN CORSE

---

### FREDERICK : The description of Corsica (2)

---

Si tous les Corsisants connaissent Théodore, Antoine, baron de Neuhoff, page de la duchesse d'Orléans et malchan-

---

(1) M. Paul Castelnau est l'auteur d'une savante étude de géographie physique sur *Le Niolo*, publiée, il y a dix ans, avec cartes et photographies, par la société de géographie. Très remarquée par tous ceux que ces questions intéressent, elle classa dès lors son auteur comme l'un des premiers géographes de la Corse. (Voir le catal.).

Depuis cette époque, M. Castelnau a poursuivi ses études sur le sol de la grande île et vient d'en exposer les résultats dans un très important travail sur la *Géographie physique de la Corse*, présenté sous forme de thèse et qui a valu à son auteur le titre de Docteur ès Sciences.

Les difficultés existant actuellement dans l'imprimerie n'en ont par encore permis la publication, et le chapitre — privé seulement, faute de place, de quelques considérations techniques — dont notre éminent collaborateur a bien voulu favoriser la *Revue*, sert de préambule à ce remarquable ouvrage.

Nos lecteurs auront ainsi la primeur de ces pages savantes et inédites. (Note de la Direction).

(2). Voir au catalogue la mention bibliographique de cet ouvrage.  
(N. d. l. D.)

ceux imitateur de Law ; s'ils savent au moins de sa carrière qu'il débarqua en Corse le 25 mars 1736, résida pendant son règne éphémère à Cervione, dans le palais des évêques et mourut à Londres le 11 décembre 1756, tout frais sorti, grâce à Horace Walpole, de la prison pour dettes où il était resté sept ans, ils sont moins bien renseignés sur Frédéric, le fils du roi.

Ce n'est certes pas son livre mal venu qui le tirera de l'oubli. Pourtant, si ce n'était ce vieux bouquin de la fin du siècle dix-huitième, on ignorerait que le roi de toutes les pièves eut jamais eu de progéniture. Un vénérable volume, qu'adorne une carte fantastique de l'île, « nouvelle et exacte », imprimé à Londres, en anglais, chez C. C. et J. Robinson, Pater Noster Row, en 1795, tel est l'ouvrage que « Frédéric, fils de feu Théodore, roi de Corse », publie sur l'ancien domaine de son père. Cinq mots à l'encre jaunie, « Wm F., from the Author » et un titre abracadabrants l'annoncent : *Description de la Corse, avec un exposé de son union avec la couronne de Grande-Bretagne, comprenant la vie du général Paoli et le mémoire présenté à l'Assemblée Nationale de France sur les forêts de cette île, projet éminemment profitable aux deux Etats* ».

Frédéric ne sait ni composer, ni écrire. Les dates et le détail l'ennuient. Au reste, ce n'est pas un livre original que le sien ; mais on y découvrira des documents intéressants. Il se divise en trois parties très inégales. La première, où il prétend décrire la Corse, est écourtée et très faible ; la seconde donne des renseignements intéressants sur Paoli et l'union avec l'Angleterre et la troisième reproduit le mémoire présenté à l'Assemblée Nationale, par un certain Focard de Château, sur l'exploitation rationnelle des forêts insulaires.

Des vingt-cinq pages maigres et ternes où le royal géographe pense nous faire la description de la Corse, il y a peu de choses à retenir. Ses yeux sont restés fermés à la beauté de l'île, son enthousiasme n'en a pas été remué. Quelques détails, banals pour la plupart, semblent cependant bien observés, comme, par exemple, sur les possibilités d'irrigation, la nomenclature des villes. Mais, est-ce dépit de monarque sans trône ? Il n'aime pas les Corses, et c'est là l'unique note personnelle de la « Description ». Toutes les digressions, et elles sont nombreuses, portent sur ce thème. S'il parle de vers-à-soie, c'est pour nous vanter la sage législation de la Chine, qu'il aurait voulu voir, sans doute, adopter par les Corses. S'il mentionne Cargèse, c'est pour célébrer les vertus de ces descendants des Spartiates, « émigrants travailleurs », pour les opposer à leurs méchants voisins. De temps en temps,



une note d'humour éclaire ces remarques désobligeantes, quand il décoche un coup de patte aux « prêtres et moines ignorants » et « aux ecclésiastiques, aussi turbulents que les séculiers », Mais ce n'est du reste qu'un éclair. L'auteur va de plus en plus s'effacer.

C'est sous le sous-titre de « Révolution corse » qu'il nous offre tout crus et presque sans commentaires les documents relatifs au rattachement de l'île à la Grande-Bretagne. Il énoncera de temps à autre une « vérité vraie » : que la Corse, pauvre au milieu de ses richesses, a toujours pesé comme « un poids mort sur les différents souverains qui l'ont possédée » ; qu'elle a toujours été assoiffée de liberté ; et qu'elle « mériterait bien, comme le disait Jean-Jacques, que quelque homme sage lui apprit à la conserver ». Il cite la lettre de Mrs Catherine Macaulay, qui recommandait à Paoli de faire le bonheur de son île et lui souhaitait de se « ranger parmi les premiers des mortels, avec Timoléon, Lycurgue, Solon et Brutus » ; et il entame ainsi le sujet brulant. Le fils de Théodore déteste cordialement le grand Corse. Il le peint sous de vilaines couleurs, ignorant « le métier des armes, nécessité cependant indispensable à un homme adonné aux entreprises militaires », se déroband à l'heure du danger, emportant les dons à lui confiés, pour les CorSES, par les aldermen Beckford et Samuel Vaughan. L'impression reste que Paoli, ambitieux de bas étage, aurait joué un double jeu, agent de l'Angleterre et traître à la nation Française. « Elevé dans les principes de Machiavel », Paoli et le clergé auraient en secret appelé la flotte anglaise pour, une fois les Français partis, remettre les libertés de leurs compatriotes entre les mains du roi de Grande-Bretagne et confier à une nation protestante les intérêts des catholiques.

Du moins devons-nous à Frédéric la reproduction de documents importants sur les rapports anglo-corses de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et qui nous permettent d'en suivre le développement. Le 21 avril 1794, l'amiral Hood et Gilbert Elliot lançaient du « *Victory* », en rade de Bastia, cette réponse aux démarches de Paoli. Car l'Excellence, se confiant à la magnanimité de sa majesté britannique, avait bien voulu leur représenter, au nom du peuple corse, « la situation faite aux insulaires par l'intolérable et perfide tyrannie de la Convention ». Les plénipotentiaires lui mandent qu'ils sont autorisés à traiter avec lui, mais ils prennent leurs précautions en ajoutant qu'ils ne peuvent rien faire « sans le consentement général et libre du peuple de Corse ». Alors part de Furiani, le 1<sup>er</sup> mai (1794), une adresse aux insulaires pour les mettre au courant des négociations ; puis, de Corté, le 9 mai, une

proclamation du Conseil général du Gouvernement, revêtue de nombreuses signatures, aux officiers municipaux, aux curés de paroisse et aux citoyens, « Braves Corses, s'écrie-t-on, nous sommes libres ! » ; et on décide que toutes les communes de Corse s'assembleront le dimanche 1<sup>er</sup> juin pour nommer un représentant au Conseil général, tandis que le clergé se réunira le 8 du même mois. Le 10 juin, l'Assemblée tenait ses premières assises à Corté et la Constitution qu'elle élaborait semblait clore l'ère de ces travaux législatifs. Le document est signé Paoli, Carlo, Andrea Pozzo di Borgo et Muselli, et quelques articles au moins méritent d'en être reproduits. La Corse est une monarchie constitutionnelle avec un Parlement. Il y aura deux députés par piève et deux membres par ville de plus de 3.000 habitants. Les évêques siègent d'office. Il faut, pour être élu, au moins 6.000 livres de terre, être né de père corse et avoir résidé cinq ans dans la piève. Les prêtres sont inéligibles. Le roi, représenté par un vice-roi (du reste amovible à la demande du Parlement) a la haute main sur l'organisation militaire, déclare la guerre et fait la paix. La justice reste corse et la liberté de la presse est assurée. Le drapeau Corse arborera la tête de Maure et les armes du roi, selon la forme qui sera prescrite par sa majesté. Admirez la largesse anglaise qui permet aux Corses la « religion catholique, apostolique et romaine, dans toute sa pureté évangélique » et la proclame, à côté des autres cultes tolérés, religion d'Etat. En attendant, Son excellence Gilbert Elliot est nommé Vice-roi, et nous pouvons clore la revue de cette étrange période par les promesses, qu'on pourrait méditer, faites par lui dans un discours à l'Assemblée Générale, le 13 juin 1794 : « La liberté chez elle, la sécurité au dehors », voilà les besoins essentiels de la Corse, « la liberté immédiate et la prospérité progressive ».

Dans la dernière partie du livre, Frédéric, si modeste jusqu'ici, s'efface complètement et se contente de reproduire en appendice un mémoire présenté à l'Assemblée Nationale sur l'exploitation des forêts corses. Ce document, signé Focard de Château, ne se situe pas autrement dans l'histoire.

Le rapport nous intéressera cependant. Vingt ans après l'annexion, dit l'auteur en substance, la Corse coûte 900.000 livres par an et n'en rapporte que 600.000. Il faut que la Corse produise et sa grande richesse est dans ses bois. Il est difficile de contrôler les chiffres du rapporteur, mais, si on l'en croit, l'île pourrait fournir, rien qu'en charbon de bois, 27 millions de cordes par an, soit 365 millions de livres françaises. Les conditionnels, en ces pages heureuses, voisinent avec les millions. Surtout, on pourrait traiter le mer-

veilleux minéral d'Elbe. En réservant aux habitants un dixième de la surface boisée, et en vendant 18 livres le quintal de fer fabriqué pour 11, on aurait un bénéfice de 6 millions. Avec le produit des autres bois (construction etc, ). on arrive aux 8 millions.

Brasseur d'affaires ou illuminé, Focard de Château propose de se mettre à l'œuvre sur le domaine de Galeria. Des Italiens, à défaut de Corses (les Lucquois enlevaient déjà aux insulaires plus de 300. 000 livres de salaires par an) construiraient les routes. Ce fabuleux organisateur prévoit même le logement des ouvriers ; et, comme il n'y a rien de nouveau sous le soleil, on les abriterait dans 24 baraquements de 15 pieds de haut et de deux étages, semblables à ceux « du génie qui travaille à la Butte de l'Etoile, sur la route de Neuilly et dans les environs de Versailles ». On les dresse en 24 heures et ils ne coûtent que 8000 livres. Deux tartanes de tonnage moyen les amèneraient de Marseille pour 800 livres et on les livrerait sur le domaine à dos de mule, soit pour deux bêtes et un conducteur, 4 livres par jour.

En Corse, à l'époque, si l'on en croit Focard, un bœuf coûtait 150 livres, son entretien 12 sous par jour et un charretier un peu plus du double, (30 sous). On aurait engagé, pour la flotte de transport, des capitaines à 150 livres par mois et des mousses à 30 livres. Il y aurait eu un état major de fonctionnaires, du directeur général à 6000 jusqu'à l'aide boulanger à 500, en passant par l'apothicaire à 1500 et l'aumônier à 1200 bref un total de 370. 000 livres. Or, on comptait sur 250. 000 livres de bénéfices nets en payant en sus à l'Etat, sous forme de droits d'exportation, 46. 000 livres.

C'est sur cette vision de châteaux en Espagne que se termine le livre de Frédéric, ou plutôt le rapport de M. Focard. Ce visionnaire était si sûr de son système qu'il demandait à faire l'expérience de Galeria aux seuls frais et risques de la Compagnie. Nous aurions aimé à connaître sur ce sujet l'opinion de Frédéric, fils de Théodore, roi de Corse. Peut-être serait-il demeuré sceptique devant tant de promesses : car il devait connaître ce lieu fatal qui s'obstine à ne produire, sans qu'on l'y convie, que de l'héroïsme et de la beauté. Et qui dira la pensée intime dece déraciné, déjà avancé en âge, dont la plate dédicace semble faire si bon marché de sa dignité ancestrale ? Du moins faut-il le croire sincère quand il souhaite au souverain Anglais « un règne permanent et paisible » et que le drapeau britannique puisse à jamais flotter triomphant dans ces mers ». Car s'il a quelque rancune dans le cœur, c'est contre les Corses, contre le clergé insulaire et contre Paoli.

Un an plus tard, les généraux français Casalta et Gentili devaient se charger de mettre d'accord en Corse paolistes, anti-paolistes et autonomistes de toute nuance. Les derniers contingents anglais étaient expulsés en 1796, la vieille Cynros ajoutait quelques chapitres de plus à son aventureuse histoire et se contentait, en attendant que Napoléon l'illustrât, de rentrer dans le giron de l'unité française.

Paul CHAUVET

*Docteur ès lettres. Agrégé de l'Université.*

## LES ROMANS CORSES

### MÉRIMÉE (Pr.) : COLOMBA, par J.-B. Marcaggi.

Pendant ces derniers temps, de vives polémiques se sont poursuivies dans les journaux de la Corse au sujet d'un film cinématographique actuellement en préparation dans l'île où vécut Colomba, et devant reproduire les scènes de la farouche vendetta que le célèbre roman de Mérimée a vulgarisée dans le monde entier.

L'héroïne qui a personnifié l'âme Corse dans ce qu'elle a de plus caractéristique sera incarnée, non par une Corse mais par une étrangère, une artiste roumaine, madame Marcovitchi, accompagnée par une troupe d'acteurs spécialisés dans l'art du cinéma.

Or, les répétitions poussaient leur cours dans les sites pittoresques du Cap Corse lorsque quelqu'un troubla la fête.

Ce fut le Docteur Casabianca qui écrivit à *Bastia-Journal* pour « crier bien fort que ce film fera grand tort à la Corse. »

Il termine sa lettre en disant : « Le roman de Mérimée nous avait déjà valu une méchante réputation ; le film centuplera le mal, car on ne saura pas faire la distinction entre 1820, époque où vivait Colomba, et 1920. Ce roman est un drame de sang et d'excitation au meurtre qui ne convient guère à l'éducation de la jeunesse. »

La discussion est ouverte ; l'impressario du cinéma répond par la voie du même journal : « Je l'aime, Monsieur Casabianca, notre Corse, dans le passé, dans le présent et dans l'avenir. J'ai un avantage sur vous, j'aime la Corse comme un Corse et je l'aime comme un continental ; c'est un double amour. C'est pour cela que j'ai monté le film *Colomba*... Vous êtes sans doute un réaliste, mais votre lettre est d'un poète... et votre voix est une discordance qui se perd dans le concert des louanges. »

Le docteur réplique ; d'autres journaux interviennent et les opérateurs qui reproduisent, dans les milieux où ont évolué les personnages du roman, les émouvants épisodes de cette légendaire vendetta, seraient menacés de voir leurs exercices troublés, leurs mises en scène empêchées.

La polémique en arriverait presque à un état aigu, car l'*Echo de la Corse* déclare avoir reçu de différents points de l'île des télégrammes de protestations le priant d'intervenir auprès des autorités compétentes et intitule son article de fond : « *A bas Colomba et Mérimée !* »

Le jugement est plutôt sévère pour l'auteur de tant d'œuvres charmantes et aussi d'une étude savante et complète de tous les monuments historiques de la Corse qui, de nos jours, fait encore autorité.



Nous ne mentionnons toutefois cette discussion, à laquelle la *Revue* reste complètement étrangère, que parce qu'elle ramène à l'actualité le chef-d'œuvre qui nous intéresse et nous fournit l'occasion de produire une appréciation documentaire écrite avec une haute compétence et qui inaugure dignement notre importante rubrique des *Romans Corses*.  
(N. d. l. D.)

On connaît surtout la Corse par la célèbre *Colomba* de Prosper Mérimée. Que vaut exactement ce tableau de mœurs corses ?

Un écrivain, si grand que soit son talent, ne fera jamais, s'il n'a pénétré dans la parfaite intimité des êtres et du milieu qu'il veut décrire, que ses personnages soient *vrais*. Je ne dis pas *vivants*, car il pourra leur donner une âme à lui, une vie propre, mais ce ne sera pas l'âme spéciale de ce pays, de cette race, de ce climat : il ne les apercevra qu'à travers sa façon de sentir, ils sortiront déformés en passant par la frisure de son imagination, et tout au plus pourra-t-il nous en montrer une apparence. Autrement dit, la question est de savoir si les personnages de *Colomba* pensent, vivent, agissent absolument comme des Corses. Bien entendu, il ne saurait être question ici du mérite littéraire de l'œuvre qui, par la science de la composition, la netteté, la rapidité, la solidité du style, est une des nouvelles les plus parfaites du siècle.

Si l'on considère le roman comme une œuvre d'imagination pure où l'auteur peut transformer la vérité à son gré, (il le peut et cela même crée les multiples aspects du roman, la diversité des écoles, selon leur mode de représentation de la vie), s'il peut transformer la vérité de manière à en faire, par une série de combinaisons et d'intrigues, un récit attachant, artistique, s'il peut n'y mêler de couleur locale que juste la dose voulue pour flatter ou exciter, sans toutefois troubler l'imagination de ses lecteurs, il faut reconnaître que *Colomba* est une reconstitution adroite ; mais si on exige, comme le voulait Taine, qu'une œuvre littéraire soit un document social, qu'elle reflète l'état moral d'un milieu et fournisse des indications sur le tempérament, la race, la nationalité, il y a lieu d'examiner la valeur psychologique de *Colomba*.

On peut se représenter aisément, je présume, la conception de *Colomba*. Mérimée voyagea en Corse en 1840, chargé d'une mission scientifique. Comme il était un ami de Stendhal, un familier de son esprit, il devait adorer l'énergie, l'énergie au sens italien du mot, ainsi que l'a noté Faguet, c'est-à-dire les beaux actes de violence spontanés, exécutés au mépris des lois. En ce sens, la Corse lui offrait un vaste champs d'expérience, une riche mine de documents :

l'énergie Stendhalienne était partout, on la respirait dans l'air.

Tout en poussant des investigations pour découvrir des documents mégalithiques, Mérimée, esprit curieux, épris d'exotisme, fit causer des Corses, s'intéressa à leurs histoires de vendettas. Elles forment d'ailleurs, avec la politique, le fond même de leur conversation pendant les longues soirées d'hiver, autour du *focone*. Chaque village ayant sa chronique sanglante, le crime de sang étant ordinaire dans ce pays, Mérimée s'est trouvé initié à divers cas de vendettas.

Par un rapprochement de ces luttes de famille à famille, il a démêlé le rôle prépondérant qu'y jouent les femmes. La lecture des *voceri*, au surplus devait l'éclairer sur le caractère de la femme Corse, lui permettre de fixer en traits précis, sa physionomie. Et, parmi de nombreuses anecdotes sur la vendetta, une semble particulièrement l'avoir frappé : le fameux coup double qu'il attribue à Della Rebbia et qui a été positivement accompli par un Roccaserra de Sartène.

Ayant achevé de rassembler des traits de mœurs sur la Corse, Mérimée s'est proposé d'écrire un livre où serait mis en valeur l'énergie de la femme insulaire, avec, comme illustration, l'anecdote du coup double qui lui paraissait piquante.

Jusqu'ici il s'est montré observateur loyal, scrupuleux ; il s'informe, il voit, il sait voir juste. Au moment de hâter son œuvre, l'artiste, car il est surtout artiste, va passer au creuset les contributions de l'observateur, les décanner, s'il est permis de s'exprimer ainsi, pour qu'elles puissent servir, non à une œuvre de vérité rigide, mais à une œuvre *littéraire*.

Faire œuvre *littéraire*, cela veut dire réaliser un certain idéal de beauté, ou mieux c'est se rapprocher de formes et de types littéraires convenus, que nous portons en nous et malgré nous. Car, si incompréhensible que puisse être notre cerveau, nous sommes si pleinement saturés de littérature que nous ne pouvons pas nous affranchir des influences livresques. Cette pression est nettement sensible quand on veut transmettre la vie en matière artistique. Lorsque la vision de la vie est trop singulière, trop choquante, on est entraîné à l'atténuer, à altérer sa sincérité, sous prétexte d'art, et en réalité pour la conformer à une norme littéraire.

Voici par exemple, Mérimée avec son amas de notes exactes. Convient-il de placer le coup double de Roccaserra dans les circonstances banales où il s'est produit ? Convient-il de montrer l'énergie de la femme corse dans les conditions ordinaires où elle se manifeste, de la faire baigner

dans le milieu de mesquines passions villageoises qui l'alimentent, de l'envelopper de la délétère atmosphère corse où sévit la folie contagieuse du meurtre ? La vie corse, exposée dans son enchaînement logique de faits et de passions, ne serait qu'une histoire d'assassinats, sèche, monotone, odieuse, que des estomacs français auraient de la peine à digérer ; ces femmes corses, montrées dans l'hystérie de leurs affections ardentes, tenaces, ressembleraient à des louves et répugneraient à des imaginations délicates.

On s'explique ainsi la nécessité pour Mérimée qui veut affrioler avec un piment, mais non pas heurter le goût français, d'opérer dans ses notes un travail préparatoire d'élimination, de simplification, de réduction.

Il importe de conserver à ses personnages leur côté pittoresque, mais pour les rendre acceptables, sympathiques, il doit les pousser en beauté, atténuer la rudesse de leurs mœurs.

C'est ce qui l'amène à faire des transpositions, à imaginer le colonel della Rebbia, sir Nevil, miss Nevil, etc.,... à situer le coup double dans un cas de légitime défense. Or, qui dit transposition, dit déformation. Rassembler autour d'êtres imaginaires, de condition autre que ceux que vous avez observés, des traits de mœurs et de caractère recueillis en divers coins de la Corse, et mis au point de votre sujet, en dépit des circonstances particulières qui les avaient produits, c'est se livrer à un travail de marqueterie, à moins qu'on n'ait le génie sympathique qui permet de saisir, d'intuition, un type, une race, un milieu.

Mérimée qui était un artiste subtil, s'est bien rendu compte des altérations de sentiment que lui imposait le cadre où il voulait faire entrer ses personnages. Il y a remédié par un très heureux artifice littéraire. Afin d'ajouter à l'illusion de *Colomba* et d'accentuer, par le contraste, le caractère de la femme corse, il l'a opposé au type anglais (*Miss Nevil*), au type français (*le Préfet*), au type du Corse francisé (*della Rebbia*),

Quel a été le résultat de tous ces accommodements littéraires ? Les traits de mœurs qu'on trouve dans *Colomba* sont vrais, pris isolément. Les héros du livre, (encore une fois je n'examine *Colomba* qu'au point de vue ethnographique), n'en sont pas moins factices.

Ils ont, des signes extérieurs, des gestes de Corses, mais ils n'ont pas l'âme corse. Il y manque la nuance, cette façon spéciale de sentir particulière à la Corse. Je ne veux pas parler des bandits Castriconi et Brandolaccio qui sont des brigands d'opérette, ni de Barricini, si peu corse avec sa

mine chafouine et ses subtilités de paysan Normand, mais de Colomba qui est le personnage le plus vivant et le plus fouillé du livre. Posez la question à une Corse : si Colomba était la femme altérée de vengeance que nous dépeint Mérimée, aurait-elle attendu patiemment pendant des années l'arrivée de son frère pour se venger de Barracini ! Ne s'y serait-elle pas employée elle-même avec la complicité des bandits qu'elle avait à sa dévotion ?

La Colomba de Mérimée a été visiblement modelée sur un type littéraire classique, l'Electre de la tragédie grecque.

Au lendemain même de l'apparition de Colomba, le 1<sup>er</sup> octobre 1841, Sainte-Beuve notait, avec satisfaction, la similitude de ce type de femme corse avec l'Electre de Sophocle. Comme Electre attendant Horace, Colomba attend son frère Orso pour venger le meurtre de son père. Comme Electre hurlant dans l'attente, sous le vestibule du palais de Micènes, Colomba est une *vocératrice* qui répand sa douleur dans des chants de Vendetta ; il y a même jusqu'à l'épervier de la *ballata* de Colomba qui correspond au rossignol de la lamentation d'Electre. Et Sainte-Beuve d'applaudir à ce retour à l'antiquité classique. « Toutes les Electres de théâtres, dit-il, les Orestes à la suite, les Clytemnestres de seconde et de troisième main, (et combien n'y en a-t-il pas !) sont à mes yeux plus loin mille et mille fois de l'Electre première que cette fille des montagnes, cette petite *sauvagesse* qui ne sait que son *Pater*. »

La tournure de la Colomba de Mérimée, son analogie avec un type littéraire connu, lui a valu, pour une grande part, la faveur du public. Or, par le fait que ce type de femme corse a été mis au point perspectif d'une héroïne grecque, son âme n'est pas exactement de qualité corse. Il ne faut pas s'en plaindre, Colomba y a gagné en noblesse d'attitudes, et elle a été haussée jusqu'à l'art...

J.-B. MARCAGGI. (1)

(1) Cet intéressant compte-rendu, que l'on croirait écrit d'hier, a été exhumé d'une petite revue qui parut à Paris en 1902, sous le nom de *Corsica*, et n'eut que deux numéros ; autant dire qu'il était à peu près inconnu et inédit.

Son auteur, qui est aussi celui des *Chants de la mort et de la Vendetta*, était particulièrement qualifié pour porter un jugement sur le caractère de l'héroïne corse de Mérimée. (N. d. l. D.)

LE DIRECTEUR-GÉRANT : A. CLAVEL.

Imprimerie de l'Indicateur de la Corse.





## LES SYNDICATS D'INITIATIVE de la Corse

### SYNDICAT DE MARSEILLE

« Par décision du Comité de Direction, la *Revue de la Corse* sera adressée aux membres du Syndicat d'Initiative de la Corse, à Marseille, pendant un an, aux frais du Syndicat ».

La Direction de la *Revue* adresse ses plus chaleureux remerciements au Comité de Direction de Marseille et à son zélé Président, M. Paul Corticchiato, pour le concours effectif et le précieux encouragement apportés par eux à la diffusion de cette nouvelle publication dévouée à la corse.

### SYNDICAT DE BASTIA

(Séance du 4 mars 1920)

« Le syndicat décide par un vote d'adresser ses félicitations à M. Clavel et aux rédacteurs de la *Revue de la Corse*, publication bibliographique d'un réel intérêt, qui ne peut manquer d'attirer sur la Corse l'attention des historiens ou des savants qui désirent être utilement documentés sur notre pays ».

La Direction de la *Revue*, en adressant tous ses remerciements au Syndicat d'Initiative de Bastia, est heureuse de transmettre ces félicitations à ses dévoués et érudits collaborateurs auxquels revient tout le mérite de l'œuvre entreprise.

Ces témoignages spontanés de sympathie agissante viennent confirmer la Direction et les Rédacteurs de la *Revue* dans l'intérêt et l'utilité de la tâche à laquelle ils continueront à se dévouer avec la satisfaction de se voir compris et approuvés par les plus fervents des enfants de la Corse.

En raison des formalités postales, nous prions nos souscripteurs de bien vouloir adresser les mandats en notre nom plutôt qu'au Directeur de la *Revue*.

## LA CRISE DES TRANSPORTS

Nous l'avons subie, et vous aussi, amis lecteurs !

Nous vous avons mis au courant des raisons pour lesquelles quelques retards inévitables, dus à l'éloignement de nos collaborateurs, s'étaient produits dans la confection du premier numéro de la *Revue de la Corse*.

Mais la crise des transports devait nous réserver une complication imprévue et bien autrement préjudiciable.

Notre papier, expédié de la fabrique, en temps opportun, le 24 décembre 1919, et qui normalement aurait dû parvenir à l'imprimerie vers le 10 janvier, n'y est arrivé que le *douze février* ! soit avec un bon mois de retard.

Vous pensez quelle fut notre anxiété quand, depuis longtemps le Bon à tirer était donné et que les formes n'attendaient, pour être mises sous presse, que le papier dont l'équivalent était impossible à trouver sur place. Le retard dont nous nous excusons était peu important à côté de celui ajouté par cette livraison si tardive.

Mais ne vivons-nous pas à une époque où patience et indulgence sont des vertus plus que jamais nécessaires ?

### AUX INTELLECTUELS

Nous savons que la littérature corse compte, parmi ses nombreux amateurs, de fervents adeptes qui ont le culte profond et légitime de leur petite Patrie et s'intéressent pieusement à tous les écrits parlant de l'île qui leur est chère.

Le nombre est grand, des auteurs modernes, inspirés par la Corse, dont nous parlerons successivement ! Historiens, géographes, économistes, géologues, voyageurs, romanciers, poètes, forment une pléiade complétée par des publicistes de talent qui honorent hautement la presse Corse et entretiennent autour de l'île une saine et attrayante atmosphère d'intérêt et de curiosité.

Nous supposons que, dans ce milieu où rayonnent tant d'éléments intellectuels, notre effort sera compris et rencontrera plus d'intéressés que d'indifférents. Nous espérons que nombreux seront les encouragements qui, sous toutes les formes et par les moyens les plus efficaces, viendront augmenter le nombre de concours indispensables à la durée, au perfectionnement et au succès de notre publication, indépendante, opportune et désintéressée.

# Catalogue d'Ouvrages sur la Corse

Cette nomenclature n'est pas une *Bibliographie*.

Elle comprend tous les ouvrages mentionnés dans la *Revue*, ceux qui se trouvent en librairie et que nous pouvons expédier au prix marqué (plus le port) et d'autres plus rares, épuisés, anciens, ne se rencontrant plus que d'occasion et dont les prix sont constamment variables. La liste est loin d'en être complète, mais il en paraîtra de nouveaux à chaque numéro.

Nous ne mentionnerons toutefois que les livres ou brochures dont nous possédons un exemplaire permettant d'en donner avec précision la description bibliographique et de le céder au besoin.

Nous conseillons à nos clients de faire recommander les envois, malgré le temps que cette précaution nous fait perdre aux guichets de la Poste toujours encombrés à Paris. Aucun envoi n'est fait contre remboursement.

**GREGOROVIVS** (Ferdinand) *Histoire des Corses*, traduite de l'Allemand et annotée par P. Lucciana, avec, en appendice, les citations des auteurs grecs et latins, texte et traduction. 1 vol. gr. in-8, 170 p. Bastia, 1881, 4 fr.

Voir compte-rendu, n° 2, p. 25.

Cette histoire, dont le principal mérite est la clarté, précède un important récit de voyage de l'auteur.

**MAURRAS** (Charles) *Anthinea; d'Athènes à Florence* (en passant par la Corse) *Figures de Corse; une ville grecque et française* (Cargèse). 1 fort vol. gr. in-8, 23×15, XII-304 p. Paris, 1919 . . . . . 7 fr. 50

Voir compte-rendu, n° 2, p. 32.

En moins d'un an, cet ouvrage magistralement écrit, à épuisé 13 éditions.

**FREDERICK** (fils de Théodore 1<sup>er</sup>) *The description of Corsica with an account of its union to the Crown of great Britain, including the Life of General Paoli*, etc. 1 vol. gr. in-8, avec carte dépliant, VIII — 212 p. London 1795, très rare.

Voir compte-rendu, n° 2, p. 39.

Ouvrage suivi d'une pétition à l'assemblée nationale pour l'exploitation du domaine de Galeria par Focard de Château.

**AMBROSI R.** *Histoire des Corses et de leur civilisation*, 1 vol. in-18, 19×13, br. couvert. VIII-608 p. avec 50 pl. phot. hors texte : division méthod. en 3 part. et XVI chapitres, résumés, lectures, bibliog. Bastia, 1814. . . . . 6 fr.

Cet ouvrage dont l'auteur est agrégé d'hist. et conserv. des antiquités de la Corse, a été récompensé par le Conseil général.

**COLONNA de Cesari Rocca.** *Histoire de la Corse*, écrite pour la première fois d'après les sources originales. 1 v. br. 19×12, VIII-316 p. s. d. . . . . 5 fr.

Ouvrage documenté d'après les archives d'Italie, de France et d'Espagne.

**COLONNA DE CESARI ROCCA.** *La Vendetta dans l'Histoire*, et dans les mœurs, le banditisme, etc. 1 vol. br. in-18, 160 p. couvert. illustrée, Paris, 1908. . . . . 1 fr. 50

C'est l'historique complet de la légendaire coutume Corse.

**DESBROSSES** (Docteur F.) *Une Villégiature à Piana, mœurs Corses*. Album de luxe, gr. in-4<sup>o</sup>, 31×25, broch. Couv. illustrée avec 20 photos, dont plusieurs pleine page, Paris, 1916, 4 fr 50

Les photographies, sur papier glacé sont supérieurement imprimées.

**MERIMEE** (Prosper) *Mateo Falcone*. Nouvelle Corse accomp. de sept autres nouvelles du même auteur formant un vol. in-18 de 336 p. Paris, s.d. 5 fr. 50

Cette nouvelle de l'auteur de *Colomba* a eu la même célébrité.

**BONETTI** (Commandant A.) *Lettre de Corse*, Compte-rendu d'une excursion (grotte de Vélone) 1 br. in-8, 16 p. 1895 . . . . . 3 fr. 50

Extrait d'un Bulletin épuisé.

**ANDREI** (A) *A travers la Corse*. 1 vol. in-18, XII — 334 p. 37 grav. carte col. et plans, Paris, 1893, 1 vol. broché, 6 fr., relié . . . . . 7 fr. 50

De la collection des « Etapes d'un touriste ».

**PINELLI** (J.-D.) *Corsica de Pietra-santa*, roman de mœurs contemporaines avec préface de M. Sampiero Porri 1 fort vol. br. in-18 372 p. Paris S. d. . . . . 6 fr. 50

« C'est une œuvre vraie et vivante où Corsica, cette sœur de Colomba, est plus naturelle et plus humaine » S. P.

**SPALIKOWSKI** (Ed.) *Impressions de Corse*. Le pays ; les habitants ; l'industrie, la politique ; les mœurs ; l'avenir de la Corse. 1 vol. in-18 broché, Paris, 1909. . . . . 3 fr. 50

Intéressant ouvrage trop peu connu.

**CONTE-GRANDCHAMPS.** *La Corse, sa colonisation et son rôle dans la Méditerranée.* 1 vol. br. 25 × 17, de XIV-196 p., 3 cart. et plans dépliant, Hachette, 1859, épuisé, rare.

Le succès de cet ouvr. dont l'auteur était ingénieur des Ponts et Chaussées en Corse, lui valut plusieurs éditions.

**SAINT-GERMAIN** (Léonard de) *Itinéraire descriptif et historique de la Corse*, 1 fort vol. in-8, br. XVI-464 p. avec table alph. Paris 1869, épuisé et rare.

L'important index qui accompagne cet ouvrage très documenté facilite les recherches sur les sujets très variés qui y sont traités.

**FALCUCCHI** (Dott. F.-D.). *Vocabolario dei Dialetti, Geografia e Costumi della Corsica.* Très important ouvr. gr. in-8, 24 × 18, de XXIV-476, p. sur 2 col. publié d'après les manuscrits de l'auteur par le prof. P. Enea Guarnerio, Cagliari, 1915. . . . . 15 fr.

Cet ouvrage posthume forme une source inépuisable de précieux renseignements sur la Corse.

**GIROLAMI-CORTONA** (Mgr). *Géographie générale de la Corse.* 1 vol. br. in-8, XXXII-466 p. et une très bonne carte dépliant en coul. 2<sup>e</sup> Edition, Bastia, 1914 major. . . . 8 fr.

Tout ce qui touche l'histoire physique et politique de la Corse y est mentionné. L'abbé Letteron a écrit : « C'est de beaucoup le plus complet et le plus attrayant des ouvrages du même genre ».

**CASTELNAU** (Paul). *Le Niolo.* (Etude de géographie physique) avec 17 fig. vues photo. cartes et coupes. 1 broch. gr. in-8, 28 × 19; impression de luxe (extrait d'une grande Revue épuisée) 1908.

Cette très remarquable étude a précédé celle inédite, dont nous publions un extrait, et qui valut à son auteur le grade de Docteur es-sciences.

**CASTELNAU** (Paul). *La Corse, origines et distribution du relief.* Conférence faite à une société de géographie, 1 broch. 16 p. in-8. . . . . 3 fr.

Savante étude géologique et géographique.

**GIRAULT DE SAINT FARGEAU.** *Guide pittoresque de Voyageur en Corse.* (Statistique, historique, description des principales localités etc.) avec 19 pl. grav. fines et 1 carte dépliant, 1 broch. in-8, 2 col. petit texte Firmin Didot, 1838. . . . . 10 fr.

Cette publication très appréciée, provient d'un très important ouvrage en 6 forts volumes que nous avons dû délier pour l'extrait et la rebrocher; (nous pouvons fournir également d'autres départements).

**TOGAB** (Arthur). *Souvenirs de Corse.* 1 vol. br. 20 × 13, 366 p. compactes, couv. ill. Paris 1906. 6 fr. 50

Succession de plus de 60 petits tableaux corses illustrés par 16 photos de l'auteur hors texte.

**BOISARD** (Paul). *Un tour en Corse.* Album de luxe gr. in-8, 25 × 19. Récit de voyages illustré de superbes photos en diverses teintes, 21 dans le texte, 5 en gr. planches s. d. Paris, épuisé . . . . . 5 fr.

Le prix de cette publication de luxe est maintenu tel qu'il était avant la guerre.

**MARCAGGI** (J.-B.). *Les Chants de la mort et de la Vendetta de la Corse*, publiés avec la traduction, une introduction, des notes et des pages de musique gravée. 1 vol. br. in-12, 352 p. Paris, 1898, épuisé.

Cet ouvrage dont la documentation a été très recherchée est devenu très rare.

**ORTOLI** (Frédéric). *Les Voceri de l'île de Corse.* 1 vol. in-12 broch. 17 × 11, texte elzévir, XXVIII-324 p. plus 4 p. de musique gravée, Paris, 1887. 8 fr.

Cet ouvrage très apprécié, contient 1 voceri de mort naturelle et 15 voceri de mort violente, avec la traduction en regard et des commentaires et annotations.

**ORNANO** (Marquis d'). *La Corse militaire.* 1 fort vol. br. gr. in-8, couvert. illustrée, 25 × 17, CXII-296 p. avec 11 planches hors texte, têtes de chap. culs-de-lampe, etc. Paris, 1904. 12 fr.

Cet ouvrage, résultat d'une mission, confiée par le ministre des affaires étrangères, étudie l'histoire des Corses à Rome en 1662, avec une grande abondance de documents puisés dans les archives italiennes.

**FILIPPI** (E.). *Le maréchal de France Alfonso d'Ornano* maire de Bordeaux. Sa jeunesse, sa carrière militaire, sa carrière administrative, appendice, 2 gr. portraits. 1 vol. broch. in-8, 1915, 132 p. . . . . 2 fr. 50

L'ouvrage est précédé d'une étude historique sur Sampiero.

**BUSQUET** (Jacques), Docteur en Droit. *Le Droit de la Vendetta et les Paci Corses.* Le Droit à la Vendetta. Les Paci et les Paceri. Influences nationales et extérieures. La répression dans les temps modernes, etc., 1 très fort vol. gr. in-8, de 704 p. Paris, 1920. . . . . 30 fr.

Cet important ouvrage est suivi d'une bibliographie très développée occupant 36 p.

**B.V.** (ancien préfet) *La misère de la Corse*, 1 b. gr. in-4°, 34 p. avec notes marginales, Paris 1908. . . . . 3 fr.

« J'ai écrit ces pages pour aider mes compatriotes dans les durs combats qu'ils auront à soutenir pour sortir de la misère imméritée qui les opprime » B.V.

**B.V.** (ancien préfet), *Pauvre Corse* ! 1 broch. in-8, 36 p. sous couvert. impr. Toulon, 1909. . . . . 2 fr. 50.

« Le rapport officiel, du 4 juillet 1909, est un monument de bêtise outrecoquante » B.V.

**COURTILLIER** (Gaston). *La Corse et l'opinion publique au XVIII<sup>e</sup> siècle*, 1 broch. gr. in-8, 60 p. 1912.

Contient une bibliographie de la Corse relative à cette époque.

**BOURDE** (Paul). *En Corse* : Le caractère Corse, la politique, l'esprit de Clan, le banditisme, les vendettas, à la conquête du *Sugillo*. Poésies populaires, etc. 1 vol. broch. in-8, 19×12, IV-360 p. s. d., épuisé.

La mort récente de l'auteur a rappelé l'attention sur cette étude approfondie des mœurs de la Corse.

**VUAILLE-DE ST-LUCIPIN**. *La vérité sur la Corse et ses habitants*, origine, ascendance et parenté des Corses, 1 broch. in-8, 32×14, 32 p. Poligny, 1910. Epuisée. . . . . 2 fr. 50.

Étude historique, géograp. et économique.

**COLONNA DE CESARI ROCCA**. *Don Juan Corse*, sa famille, sa légende, sa vie. 1 br. in-12, 72 p. couvert. 2 coul. Paris, 1917. . . . . 3 fr. 50.

Édition de luxe, caract. Elzévir, ornements, fleurons, etc.

**MARCAGGI** (J.-B.) *Fleuve de Sang* histoire d'une Vendetta Corse 1 vol. br. 19×12, 332 p. Paris, 1898. 6 fr. 50

Écrit sur des documents tirés des archives de la Corse (note de l'auteur).

**ARDOUIN-DUMAZET**. *La Corse*, Balagne, Nebbio, Cinarca, Niolo, Casinca, Castagniccia, cap Corse, etc. 1 fort vol. br. avec 28 cartes et 10 vues, VI-384 p. Index alph. très complet, Paris, 1890. . . . . 5 fr. 50

Carte des provinces sur la couverture.

**CROZE** (Austén de) *La Chanson populaire de l'île de Corse*, avec conclusion de M. P. Fontana. 1 vol. br. 19×12, 176 p. XII chap. et nombreuses planches de musique gravée, Paris, 1911. . 7 fr.

Ouvrage documentaire presque épuisé.

**NATALI** (J.-B.). *Lilla, Scènes de la vie Corse*. 1 vol. br. petit in-8, 234 p. Paris, 1912. . . . . 5 fr.

Ce premier des ouvrages qui consacrent la réputation littéraire de leur auteur eut plusieurs éditions successives.

**NATALI** (J.-B.). *L'Appel du Pays*. Scènes de la Corse) petit in-8, 1 vol. br. 234 p. Paris, 1912. . . . . 5 fr

Le mérite littéraire de cet ouvrage lui a valu rapidement plusieurs éditions.

**LYS** (Georges de). *Sensation du maquis*. 1 broch. in-8, 2 col. avec 8 photos. Paris, 1895. . . . . 4 fr.

Extrait d'une Revue de grand luxe qui dura peu de temps.

**MÉRIMÉE** (Prosper). *Colomba*. 1 vol. broch. complété par deux autres nouvelles du même auteur 400 p. s. d. 5 fr. 50 Voir compte rendu, n° 2, p. 44.

La plus célèbre des études de mœurs Corses publiée sous forme de roman, le chef d'œuvre de ce genre.

**DUMAS** (Alex.). *Les frères Corses*. 1 vol. br. in-28, 300 p. Paris s. d. épuisé.

Ce célèbre roman est suivi de *Othon l'Archier* qui complète le vol.

**TONELLI** (Philippe). *Les Amours Corses, Une tombe dans le Maquis, La femme Corse, Le bandit Suzzoni, Chansons Corses, etc.* 1 vol. broch. in-8, 390 p. Paris, 1898. . 2 fr. 50

**GROIX** (J.-B. de la) *Anecdotes génoises et corses, depuis l'an 205 av. J.-C. jusqu'à présent (1771)* 1 forte broch. rognée tr. rouges, compacte, 288 p. rare. 15 fr.

Sources précieuses de Renseignements sur les rapports entre Gênes et la Corse.

**TRANQUALÉON** (de). *Monaco, La Corse et Sainte Devote*. 1 vol. br. in-12, 276 p. avec 6 planches inédites en photo-typie. Paris, 1901. . . 4 fr 50

Intéressante étude de mœurs de la Corse en même temps que du rôle et du Culte de Ste-Devote en Corse.

**BONAPARTE** (Prince Roland). *Une excursion en Corse*. 1 fort vol. broché couv. in 4°, 29×33, avec 6 pl. héliogravure. impression de luxe, Paris, 1891, rare.

Cet ouvrage, imprimé pour l'auteur et non mis dans le Commerce, contient une très importante bibliographie de la Corse.

Abonnement d'un an : France, 5 fr. ; Etranger, 6 fr.

La Revue paraît tous les deux mois, de Janvier à Décembre.

On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de Poste de France, Algérie, Tunisie, Maroc et Colonies.